



CLARISSE  
SABARD

# Le Jardin de l'oubli

roman

Par l'auteure du best-seller  
*Les Lettres de Rose*

  
CHARLESTON

**« Peu à peu, alors que le train avançait, elle se laissa emplir par la douce certitude que, désormais, sa vie lui appartenait. Elle filait vers son destin, là où rien ni personne ne pourrait plus l'entraver. »**

1910. La jeune Agathe, repasseuse, fait la connaissance de la Belle Otero, célèbre danseuse, dans la villa dans laquelle elle est employée. Une rencontre qui va bouleverser sa vie, deux destins liés à jamais par le poids d'un secret.

Un siècle plus tard, Faustine, journaliste qui se remet tout juste d'une dépression, se rend dans l'arrière-pays niçois afin d'écrire un article sur la Belle Époque. Sa grand-tante va lui révéler l'histoire d'Agathe, leur aïeule hors du commun. En plongeant dans les secrets de sa famille, la jeune femme va remettre en question son avenir.

**« Ce roman est un petit livre doudou, tout comme *La Plage de la mariée* et *Les Lettres de Rose*. On prend son temps pour découvrir ces histoires, enroulé dans un plaid, prêt à voyager dans des endroits extraordinaires et à rencontrer des personnages qu'il nous est impossible d'oublier! »**  
**Marie, du blog *Un monde de conteuses***

ISBN 978-2-36812-187-0



9 782368 121870

**19 euros**  
Prix TTC France

  
**CHARLESTON**  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

Design : Atelier Didier Thimonier  
Photographie :  
© Trevillion Images

Clarisse Sabard

LE JARDIN  
DE L'OUBLI

Roman

  
CHARLESTON

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018  
29, boulevard Raspail  
75007 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-187-0  
Achévé d'imprimer en France par CPI Bussière à Saint-Amand-Montrond (18)  
Dépôt légal : février 2018  
N° d'impression : 2034258  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram  
(LillyCharleston) !

*À Aurélia : à toutes ces choses que nous  
avons vécues depuis plus de dix ans  
et aux pages futures de notre amitié.*

*À Élise, mon porte-bonheur  
qui fait des cœurs avec les doigts.*

*« J'ai été l'esclave de mes passions,  
jamais d'un homme. »  
Caroline Otero, Mémoires*

*« Celui qui veut voir l'arc-en-ciel  
doit apprendre à aimer la pluie. »  
Paulo Coelho*



## PROLOGUE

**L'**AUORE NIMBAIT LE CIEL DE COULEURS PASTEL. Les tons de rose et de bleu s'entremêlaient. Les premières lueurs du soleil ne tarderaient pas à remplir l'horizon, le disque d'or émergeant lentement de la mer, au loin.

Comme tout était calme, en ces premières heures du petit jour ! Derrière les fenêtres à clapets encore closes, des familles s'apprêtaient à débiter une nouvelle journée de labeur ; ouvrir les boutiques pour les uns, partir travailler au port ou dans des bureaux pour d'autres, rentrer tard, souper et recommencer. Bientôt, poissonniers et marchands de fleurs envahiraient la place du marché.

La vie n'était pas facile, il fallait trimer pour gagner sa croûte et espérer se faire une place, mais on faisait avec et si le temps avait été propice à l'introspection, personne ne se serait considéré comme malheureux.

Cela aurait pu rester son quotidien, si seulement elle avait suivi le chemin tout tracé. Mais dans quelques heures, elle serait déjà loin d'ici, abandonnant avec l'enfant ses dernières illusions et l'insouciance, disparues, envolées à tout jamais.

L'âme brisée. Le cœur meurtri d'une blessure à vif, une plaie béante et insondable. C'est ce que toute mère

aurait dû ressentir. Mais elle ne parvenait pas à éprouver la moindre peine, le moindre remords. Elle savait qu'elle avait pris la bonne décision pour l'enfant, cette petite chose rouge et fripée qui était sortie brillante de son ventre, comme pour attirer davantage son attention. *J'existe ! Regarde-moi !* aurait tout aussi bien pu hurler le bébé, en balançant dans les airs ses petits poings rageurs. C'était pourtant l'indifférence qui avait alors cerné son être. Elle n'était pas faite pour être mère, c'était ainsi. Peut-être que le temps des regrets finirait par venir, mais elle n'en était même pas convaincue. Ce n'était pas comme si elle laissait le bébé sur les marches de la première église venue ! Ce n'était pas non plus un acte de lâcheté ; au contraire, elle permettait ainsi à l'enfant de grandir dans un milieu certes modeste, mais confortable et rassurant.

En silence, elle avala un morceau de pain et un fruit, ses maigres affaires rassemblées dans la besace, à ses pieds. Sans doute mue par un instinct de dernière minute, elle réprima une envie soudaine d'entrer dans la chambre et de se pencher une dernière fois sur le berceau dans lequel dormait paisiblement l'enfant. Cela n'aurait servi à rien. Elle devait partir au plus vite. Elle devait le faire tant que toute la maisonnée était encore endormie, sinon on essaierait de la faire changer d'avis. Encore que cela ne risquait pas de se produire, mais elle redoutait que le dé clic n'arrive tout à coup, la surprenant avec une violence telle qu'il ferait faillir tous ses plans. Elle redressa vaillamment la tête, menton en avant, comme pour afficher davantage sa volonté, et resserra la ceinture de sa robe marron un peu élimée par le temps.

Escarpins à la main, elle s'empara de ses effets personnels et se dirigea vers la porte, sur la pointe des pieds. Elle embrassa la pièce du regard afin de vérifier qu'elle n'avait rien oublié et, sur un coup de tête, détacha la fine chaîne qu'elle portait autour du cou pour la laisser bien en évidence, sur la table où la famille prenait ses repas. Un cadeau de dédommagement, en quelque sorte, pour

la nouvelle bouche à nourrir. Rassérénée par son geste, les épaules délestées d'un poids dont elle n'avait pas pris conscience jusque-là, elle quitta le tranquille appartement et attendit d'avoir dévalé les marches abruptes du vieil immeuble pour se chausser.

Dehors, ses talons battaient le pavé dans le dédale des ruelles chargées d'histoire. Sans les voir, elle passa sous les cordes à linge tendues entre les façades grises et rapprochées, puis remonta un escalier de pierre qui la fit émerger sur une plus large artère. Là, elle s'engouffra dans un trolleybus et regarda défiler les platanes verdoyants de l'avenue de la gare. Elle en descendit au bout de quelques minutes, non loin de la gare de chemin de fer, et parcourut à pied les quelques mètres restants de l'avenue Thiers. Il faisait déjà très chaud, le soleil était haut au-dessus des palmiers. La ville était écrasée sous une chaleur lourde et immobile depuis plusieurs jours. Elle passa le dos de sa main libre sur son front, où perlaient quelques gouttes de sueur, et avisa la gare. L'heure du nouveau départ approchait. Elle se sentait prête à tout recommencer ailleurs, à effacer tant bien que mal le passé et les drames. Le voyage serait long, la reconstruction difficile, mais nécessaire. Cette région ne ferait plus partie de sa vie.

Bien sûr, elle pouvait encore renoncer, faire demi-tour, se précipiter et récupérer l'enfant. Elle secoua la tête, pour chasser le doute et la culpabilité. Qu'on la déteste, qu'on la hâisse, qu'on la méprise si on voulait ; elle avait agi en accord avec elle-même, pour le bien-être d'une pauvre âme innocente. Oui, c'était bien là le principal. Il y avait assez de malheureux sur Terre sans ce bébé, dont la mère ne serait jamais capable de l'aimer comme étant son propre enfant. Déterminée, elle se jura de toujours se raccrocher à cette idée pour avancer.

Alléchée par l'odeur, elle fut tentée d'acheter une part de socca, une galette à base de farine de pois chiche, à un vendeur ambulancier, puis se ravisa : elle avait de quoi

déjeuner, après tout. Il lui faudrait économiser jusqu'à trouver une nouvelle place.

Elle pénétra dans le hall étonnamment frais de la gare, magnifique édifice érigé dans les années 1860. Une heure plus tard, sans se retourner, elle s'installa sur la banquette en cuir de seconde classe qui lui avait été attribuée et la locomotive se mit en branle, crachant sa vapeur.

Peu à peu, alors que le train avançait, elle se laissa emplir par la douce certitude que, désormais, sa vie lui appartenait. Elle filait vers son destin, là où rien ni personne ne pourrait plus l'entraver.

*Faustine, 2014*

**I**L EST CURIEUX DE CONSTATER à quel point l'esprit humain peut être contradictoire. On a beau savoir qu'il ne sert à rien d'appuyer frénétiquement sur le bouton de l'ascenseur pour qu'il arrive plus vite, on le fait quand même, des fois que. On veut chasser deux kilos en trop, mais d'abord terminer la tablette de chocolat à la pistache. Et comme je suis en train de l'expliquer à mon ami Ismaël, cette nouvelle aventure a beau me réjouir sur la forme, j'ai peur qu'elle se révèle d'un ennui sans fin. J'ai cette sensation décourageante de devoir gravir l'Everest en talons aiguilles, en pleine tempête de neige. Pourtant, je me sens surexcitée par cette ascension.

Au téléphone, je fais étalage de mes craintes :

— Je vais loger chez une vieille fille que j'ai dû voir seulement trois fois dans ma vie ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui raconter ?

Assise dans une brasserie de la gare de Nice, je touille compulsivement les glaçons dans mon Coca Zéro. À l'autre bout du fil, Ismaël se marre.

— On ne sait jamais. Tu vas peut-être croiser le grand amour.

— Entre deux thés dansants ? Je dois t'avouer que finir mes jours avec un pro du déambulateur ne fait pas partie de mes projets d'avenir.

Ismaël me rétorque que les apparences sont souvent trompeuses et qu'à tous les coups, je vais m'amuser.

— Ton train part à quelle heure ?

— Officiellement, il y a dix minutes. Il est annoncé avec trois quarts d'heure de retard. Je suis sûre que c'est un signe.

Nous échangeons encore quelques banalités et je racroche, plongeant mes yeux dans le verre de Coca, comme si le liquide foncé allait m'adresser des encouragements. Je repense brièvement à cet article que j'ai lu, au sujet du nombre de bactéries contenues dans les glaçons des restaurants. Que disait ce papier, déjà ? Ah oui, que ces charmants petits cubes de glace sont encore plus sales que l'eau des toilettes.

*Tu parles d'un encouragement !*

Je devrais envoyer un SMS à Bertrand, mon boss, pour lui dire que je suis pratiquement arrivée à destination, mais après tout, il peut bien attendre. À cause de lui, je ne sais pas dans quelle galère je vais me fourrer. Et le saut vers l'inconnu est la chose que je déteste le plus au monde. Après mes hanches de *mamma* sicilienne et les lézards.

Finalement, je cède à un instinct masochiste et j'appelle ma sœur. Ça fera toujours passer le temps.

Dès qu'elle décroche, j'entends hurler en fond mon neveu de cinq ans, Gaspard, alias Tyrannus I<sup>er</sup>, fils cadet né après deux filles, et je regrette aussitôt mon coup de téléphone ; Camille va être énervée et c'est sur moi que ça va retomber.

— Faustine, est-ce que tu peux m'appeler plus tard ? Je suis un peu débordée, là, alors à moins que ce ne soit une urgence vitale...

— Oh, non, ne t'en fais pas, rien ne presse. C'était juste pour papoter. Je suis à Nice et j'attends le prochain train.

Un ange passe. J'espère que je ne lui ai pas déclenché une paralysie faciale. Même Tyrannus doit comprendre que l'heure est grave puisqu'il s'arrête tout à coup de brailler.

— C'est une bonne chose, non ? fait-elle enfin.

J'inspire, ramène une mèche de cheveux derrière mon oreille et lâche très vite :

— Si on apprécie particulièrement la compagnie de personnes âgées, oui, j'imagine que ça l'est.

Je l'entends renifler, signe qu'une remarque acerbe ne va pas tarder à sortir.

— Écoute, ma grande, assène-t-elle, tu ne pourrais pas tout simplement t'estimer heureuse d'avoir des vacances tous frais payés ?

Un petit rire s'échappe de ma bouche.

— Des vacances ? Bertrand m'a demandé de rédiger tout un dossier sur la Côte d'Azur de la Belle Époque et de dénicher des anecdotes inconnues du grand public. Toi, tu appelles ça des vacances ?

— Tu as accepté de ton plein gré, non ?

J'essaie de botter en touche, sans grand succès, puisque je couine avec difficulté :

— Il y a un CDI à la clé.

Ma sœur n'est pas dupe de mon ton trop convaincant.

— Si c'est une contrainte, Faustine, et je dis ça pour ton bien, il serait peut-être temps que tu trouves un *vrai* boulot. Tu pourrais reprendre un poste de prof.

*Et c'est reparti...*

Je me pince l'arête du nez pour éviter d'exploser.

— Tu sais très bien que... Oh et puis merde, tu es relou ! Tu ne vas pas encore me bassiner avec ça, non ?

— Je ne sais pas, ça ne t'a jamais effleuré l'esprit de chercher à redonner un sens à ta vie ?

*Ouh, ce qu'elle me gonfle ! Si elle n'était pas ma sœur, je la mettrais en vente sur le Bon Coin.*

— En parlant de ça, est-ce que ton job de mère au foyer à plein temps te satisfait entièrement ? C'est épanouissant d'organiser tes journées en fonction de tes mômes ?

Je sais que j'ai été peau de vache et que je vais le regretter.

— Accompagner mes enfants jusqu'à ce qu'ils deviennent des adultes responsables, oui, pour moi, ça a du sens.

— Grand bien t'en fasse.

C'est là qu'elle décide de m'achever :

— Et je n'ai pas largué mon mec le jour de mon mariage, moi. Ma crise d'ado est terminée depuis longtemps. Grandis un peu, Faustine.

Et clic, elle me raccroche au nez. Une gifle aurait eu le même effet.

Je règle mon Coca aux millions de bactéries, récupère ma valise puis m'avance vers le quai de la gare, où se pressent déjà d'autres voyageurs. Quelques-uns patientent tranquillement, smartphone ou revue à la main ; d'autres, plus pressés, consultent l'heure toutes les trente secondes, prêts à soupirer bien fort si l'on nous annonce un nouveau retard. Un groupe d'adolescents aux relents de transpiration s'est calé contre le panneau publicitaire qui vante à coups de lettres majuscules le thriller scandinave à lire absolument ce printemps.

Je vais m'asseoir sur un banc au soleil. Une femme entre deux âges feuillette un magazine avec la plus grande attention. Je plisse les yeux pour en décrypter la couverture, qui titre pour la cinquante-sixième fois en quinze ans le divorce entre David et Victoria Beckham. Plus grave encore : Miley Cyrus a perdu son chien. La planète people va très mal. J'ouvrais bien *Harry Potter et l'ordre du Phénix*, qui traîne au fond de mon sac à main depuis le début de mon voyage (et que j'ai déjà lu approximativement vingt-six fois), mais j'ai peur de ne pas réussir à me concentrer sur l'intrigue.

En vérité, je suis vexée comme un pou.

*Crise d'ado... tu parles !*

Il fait chaud en ce début mai et je desserre le foulard que j'ai enroulé autour de mon cou. La boule tapie dans ma gorge ne disparaît pas pour autant. En attendant le train qui m'emmènera à Caussières, trou perdu de l'arrière-pays,

je ressasse mes pensées, encore agacée par ce que Camille vient de me balancer. Ma sœur qui a toujours su se fixer une ligne de conduite très précise, ma sœur, psychorigide, qui gouverne sa vie sans se planter. Tout file droit sous ses ordres. Tout, sauf moi.

Elle n'a donc toujours pas digéré ce que j'ai fait, il y a trois ans. Ou pas fait, selon le point de vue duquel on se place.

Il y a un peu plus de trois ans, j'étais sur le point de me marier. Et puis finalement, ça ne s'est pas fait.

À l'âge de dix-sept ans, j'ai rencontré Romain, six ans de plus que moi et du charme à revendre. C'était le jour des résultats du bac. Je m'approchais fébrilement du panneau qui contenait l'avenir de centaines de lycéens et je l'ai tout de suite remarqué, avec son physique de gendre idéal. Il était là pour son petit frère, cloué au lit à cause d'une gastro. J'ai vu mon nom sur le tableau de liège et j'ai voulu allumer une clope pour fêter cela. Sauf que j'avais oublié mon briquet. Naturellement, je lui ai demandé s'il avait du feu. Nos regards se sont accrochés l'un à l'autre et il m'a répondu :

— Non, mais par contre j'ai un numéro de téléphone.

C'était en 1998. La France n'avait pas encore remporté la coupe du monde de football, mais moi j'étais championne de la vie : j'avais décroché le bac avec mention et le numéro d'un beau brun avec.

Nous nous sommes rapidement installés ensemble. Après mes études, je suis devenue professeur d'histoire-géographie. J'enseignais à des élèves d'un collège de ZEP. Ils se fichaient pas mal de ce que je leur racontais, mais c'était toujours une victoire pour moi quand, par miracle, j'arrivais à obtenir l'attention de trois ou quatre gosses qui se démarquaient du lot. C'était là mon ambition de jeune prof un peu candide : croire que je pourrais élargir l'horizon de quelques gamins *a priori* récalcitrants. Leur montrer qu'il y avait une vie meilleure et accessible, derrière

les murs de la cité. Belle utopie, pour moi qui n'avais pas connu le quart de leurs galères quotidiennes !

Avocat fiscaliste dans le cabinet familial, Romain, qui marchait à l'ambition, me répétait sans cesse que je méritais bien mieux que mon *job* et que je pouvais encore envisager de reprendre mes études afin de m'élever à un niveau beaucoup plus convenable. Je n'ai pourtant jamais cédé, trop heureuse de me sentir utile auprès de mes élèves.

Si je me donnais bonne conscience au collège, dans la vie de tous les jours, c'était plutôt différent. Romain était un homme fier de ce qu'il était, il vivait dans l'idée de la réussite. Par mimétisme, j'ai fini par calquer mon comportement sur le sien, quitte à ce que notre couple ressemble à un pathétique cliché des gens dont la vie ne laisse pas de place à la moindre improvisation. À son contact, je suis devenue plus arrogante envers mes proches, même si je ne m'en rendais pas compte à l'époque. Fille d'enseignants, je n'avais pas honte du milieu social dans lequel j'avais grandi, mais mon fiancé me donnait le sentiment de faire désormais partie d'un microcosme auquel ma famille n'appartiendrait jamais. Il tolérait mes parents et ma sœur, mais se débrouillait souvent pour leur démontrer à quel point il leur était supérieur. Et moi, je le laissais faire. Notre histoire, j'en étais convaincue, c'était du solide puisque nous allions nous marier. Notre vie était parfaite.

Et l'électrochoc a eu lieu.

Nous étions à un mois de notre mariage. La chose s'est produite bêtement. Un jeudi, un quart d'heure après son départ, j'ai réalisé qu'il avait oublié une mallette pour le travail. Ni une, ni deux, je me suis dit que c'était l'occasion de lui faire une surprise ; je pourrais la lui apporter un peu plus tard, puis nous déjeunerions ensemble, sur l'une des terrasses ensoleillées de la place Richelme, à Aix-en-Provence.

Au moment précis où j'ai saisi l'attaché-case, je l'ai senti bourdonner. Je me suis fait la réflexion que Romain devait avoir un nouveau téléphone pour le boulot. Et c'était peut-

être un appel urgent. J'ai ouvert la mallette et j'ai trouvé le portable. Il y avait des SMS en attente, provenant toujours d'un même numéro, au nom de Charlène. Sa cousine ? Très probablement, puisqu'elle était avocate elle aussi. Elle devait avoir essayé de le joindre pour un dossier pressant et j'allais pouvoir transmettre les messages.

C'est alors que j'ai bloqué.

Les SMS ne traitaient pas d'une affaire en cours.

Le premier contenait un texte tellement à la limite du pornographique que la décence m'empêchera à jamais de le répéter.

Sur le deuxième : un lieu de rendez-vous et une heure. Dans un hôtel.

Si cette Charlène ne pouvait pas être sa cousine (il s'était sûrement servi de ce prénom en guise de mauvais subterfuge, au cas où), la chose était très claire : Romain me trompait et, d'après l'historique des textos, cela faisait des mois que ça durait. Ce n'était pas un simple dérapage.

J'ai été prise d'une nausée que j'ai vite refoulée en entendant la voiture se garer. Mon futur mari s'était aperçu qu'il avait oublié sa précieuse mallette et son téléphone secret. Vive comme l'éclair, j'ai tout remis en place en tentant de refréner les battements trop rapides de mon cœur. J'ai couru vers mon bureau, donnant l'impression à Romain que j'étais en train de travailler sur le plan de table prévu pour le jour J. Il n'y a vu que du feu et je ne sais pas comment j'ai réussi à me contenir, alors qu'une bête sauvage tapie au plus profond de moi avait envie de lui démonter la tête et d'autres parties sensibles de son corps.

Cette après-midi-là, je suis arrivée près du lieu du rendez-vous cinq minutes avant lui.

Et j'ai vite constaté que la vérité était encore plus glauque que ce que je m'étais imaginé.

Romain se tapait finalement sa cousine.

J'étais écœurée, humiliée. Pour la première fois de ma vie, j'ai eu des envies de meurtre. Mais bien sûr, je n'allais pas les buter, non. Mon projet était tout autre.

Jusqu'au jour du mariage, j'ai agi normalement. C'était parfois dur de faire semblant face à un Romain qui ne se doutait de rien et, si je tenais le coup, une pointe de culpabilité tentait à l'occasion de s'insinuer en moi de façon sournoise alors que je me demandais ce qui avait pu le précipiter dans les bras de Charlène. Est-ce que j'avais merdé à un moment ou un autre ? Étaient-ils amoureux l'un de l'autre depuis toujours ? Romain et moi n'avions jamais un mot plus haut que l'autre, notre relation était une longue ligne droite paisible, sans le moindre soubresaut. La même platitude qui indiquerait la mort, sur un lit d'hôpital. J'ai tout dissimulé à mes proches, me persuadant que j'allais relativement bien. Peut-être aurais-je dû me confier à quelqu'un pour que les choses se passent plus en douceur, mais avec des si, Iggy Pop serait pape...

Ma robe couleur ivoire était magnifique, le bustier finement brodé de dentelle, comme j'en avais rêvé. À la mairie, la salle des mariages était pleine à craquer et les flashes des appareils photos crépitaient dans tous les sens. Je savais que ma décision était la bonne.

Pourtant, quand je me suis avancée vers le maire, j'ai ressenti une grosse bouffée d'anxiété, mon estomac menaçant de fondre comme du beurre dans une poêle chaude. En remontant l'allée, papa m'a pressé le bras avec tendresse, en me chuchotant qu'il était normal d'être un peu tourneboulée en ce jour si particulier. Romain m'a accueillie par le sourire fier d'un coq en pleine parade. Je le lui ai rendu sans ciller. Je me suis tournée vers sa cousine, juste pour voir la tronche qu'elle pouvait bien tirer, à devoir assister au mariage de son amant. Elle était impassible, les formes moulées dans une robe couleur PQ.

La cérémonie s'est déroulée tambour battant car d'autres couples attendaient après nous pour se passer la bague au doigt. C'est alors que le maire m'a demandé si je voulais épouser Romain.

Je me suis tétanisée.

Clouée sur place, mon cerveau sclérosé.

Une seconde, deux secondes.

Mon cœur s'est arrêté de battre. Un halo de sueur froide s'est formé à la surface de ma peau.

Ne pas m'évanouir.

Quelqu'un a tousoté.

Romain m'a filé un léger coup de coude tandis qu'une sonnerie de portable a retenti, avant que son propriétaire ne s'excuse et coupe le téléphone.

Le maire a réitéré sa question, plus lentement.

J'ai relevé la tête et j'ai lâché ce petit mot de trois lettres qui allait tout chambouler :

— Non.

Dans la salle, il y a eu un immense murmure d'effroi.

— Tu es stressée, bébé, c'est normal, a bredouillé Romain, un sourire gêné aux lèvres.

Le maire a gloussé nerveusement comme si je venais de sortir une bonne blague. Alors, j'ai énoncé de façon très claire :

— Non, je ne veux pas épouser Romain, car il entretient depuis des mois une liaison avec Charlène, ici présente. Désolée.

Je venais de changer le cours de nos vies et j'ai vu une lueur de colère traverser les yeux de Romain. Mes parents ont bondi comme des strapontins pour m'exfiltrer de la salle avant que tout le monde ne me tombe dessus. Nous avons quitté la mairie à toute vitesse et Camille n'a pas tardé à exploser.

— Merde, Faustine ! Tu étais vraiment obligée de te faire remarquer ? Tu te rends compte de la honte que tu nous as foutue, là ?

Maman a essayé de l'apaiser, en posant une main sur la sienne. Loin de se laisser fléchir, ma sœur les a vilipendés de plus belle :

— Et vous deux, vous allez prendre sa défense, bien sûr !

Elle s'est tournée vers moi et m'a demandé pourquoi je n'avais pas réglé ça dans un cadre plus privé. Libérée d'un

poids, mes nerfs ont lâché et je n'ai pu retenir un début de fou rire. Puis je n'ai rien trouvé de mieux que de faire dans le sarcasme :

— Tu pourrais m'être reconnaissante, au moins je nous ai épargné *La Chenille* en fin de soirée.

Mon aînée m'a regardée comme si elle doutait de ma santé mentale.

— OK, c'est bon, je renonce, a-t-elle déclaré en levant les mains. Je récupère mes affaires, mon mari et mes gosses, et je rentre chez moi. J'espère que tu rembourseras les parents pour les frais engendrés par ton petit caprice.

Papa a entrepris de la retenir, en vain.

Après cela, les choses auraient pu reprendre un cours paisible. J'ai quitté la maison de Romain pour le centre historique d'Aix-en-Provence, où j'ai emménagé dans un petit appartement sympa. Néanmoins, mes cartons à peine déballés, j'ai été aspirée dans une sorte de trou noir. Ma vie n'était plus qu'une immense ardoise vierge, que j'étais désormais incapable de remplir. J'ai enchaîné crises d'angoisse et de larmes. Je ne pleurais pas la fin de mon couple, car la douleur de mes illusions perdues et de la trahison était déjà derrière moi. Je me sentais juste perdue, seule et démunie. Mes projets d'avenir appartenaient au passé et je ne voyais pas comment rebondir. Personne n'avait pensé à me fournir un mode d'emploi pour apprendre à vivre seule.

Heureusement, mes amis les plus proches se sont relayés auprès de moi. Et ils ont eu du mérite. Si je m'étais écoutée, j'aurais passé mes journées à dormir, histoire de ne plus penser aux multiples points d'interrogation qui parsemaient désormais le chemin de mon existence.

La rentrée approchant, j'ai cru que j'allais enfin surmonter cette tristesse qui avait formé un creux si douloureux en moi, cet abîme qui avait avalé toutes mes envies. Grossière erreur. C'est presque à reculons que j'ai repris le chemin du collège. J'ai tenu dix jours. Un matin, mes élèves riaient fort. Trop fort. Et impossible de

les maîtriser. Je me suis persuadée qu'ils étaient au courant. Que sur mon front était gravé le mot « COCUE », à l'encre indélébile. La panique m'a gagnée d'un seul coup. Un frisson poisseux sur l'échine. Les oreilles bourdonnantes. Une nouvelle crise d'angoisse venait de me surprendre. À la fin du cours, j'ai expliqué à mes collègues que je ne me sentais pas bien et j'ai foncé chez le médecin, qui m'a diagnostiqué une dépression nerveuse.

Durant un certain temps, j'ai avalé scrupuleusement des pilules censées me faire oublier le néant dans lequel j'étais plongée. Ces médicaments ont eu pour seul effet de me rendre apathique. Mes parents m'encourageaient à sortir de ma torpeur, mais ce n'était pas encore suffisant.

Un jour, Ismaël a débarqué chez moi avec deux parts de mille-feuilles, mon péché mignon. Sans rien dire, il a débarrassé et épousseté la table, fait la vaisselle et mis de l'eau à bouillir pour le thé. Puis il a tout disposé sur des sets en bambou que je n'avais pas daigné sortir de leur emballage, m'a demandé de m'asseoir et m'a balancé, sans prendre de gants :

— Tu ne peux plus continuer comme ça, Faustine. Nous sommes tous très inquiets pour toi. C'est le moment de te secouer.

Je l'ai dévisagé comme s'il me parlait en mandarin. Et, piteusement, je lui ai avoué que je ne savais plus comment faire.

— Je vois. D'abord, tu vas devoir te calmer sur les anti-dépresseurs. Ces trucs t'éteignent complètement.

Il a avalé une gorgée de thé, avant de poursuivre :

— Oui, c'est tout à fait ça. Tu as perdu de ta lumière.

— Ma lumière ?

Ismaël a soupiré, cherchant à m'expliquer sa pensée du mieux qu'il le pouvait.

— Imagine un rayon de soleil qui se glisse à travers la fente d'un volet et qui irradie jusque sur le sol.

J'ai hoché la tête.

— Bah c'est ça. Tu étais porteuse de ce rayon de bien-être. Aujourd'hui, il est très loin au fond de toi et ça nous fait mal de ne plus le voir surgir à tout instant.

C'était il y a deux ans. Cette conversation avec Ismaël a été un déclic. Soutenue par mon médecin et mon entourage, j'ai progressivement diminué ma dose de médicaments, jusqu'à pouvoir m'en passer totalement. J'ai vu un psy. En quelques semaines, j'allais mieux. Je ne savais pas pour autant où j'allais, alors j'ai décidé de vivre au jour le jour.

J'ai démissionné de l'Éducation nationale, car j'avais besoin de changement. Un ami de papa m'a mise en contact avec le rédacteur en chef d'un magazine et j'ai commencé à rédiger en free-lance des articles pour des revues spécialisées en histoire. Mon quotidien me plaît : travailler le matin dans le café en bas de chez moi est un réel bonheur, lire des romans, marcher, boire un verre avec mes amis, faire une séance shopping, un restau ou un ciné avec eux. On parle de tout, de rien, de nos vies, de leurs amours. J'ai retrouvé cette capacité à savourer des petites choses simples : le rire d'un enfant dans les transports en commun, des bulles de savon qui volent haut dans le ciel, prendre un bain chaud en regardant la pluie tomber, l'odeur du pain au chocolat qui sort du four du boulanger. Pour certains, dont ma sœur fait partie, je me suis fabriqué un cocon pour ne pas avoir à me prendre les réalités de la vie en pleine poire. À savoir, qu'on ne peut pas être heureuse et épanouie sans mec, que le free-lance ce n'est pas stable, qu'on ne peut pas approcher des trente-cinq ans et se déhancher tous les matins sur Abba dans la salle de bains.

Pourtant, en me retrouvant célibataire, j'ai pris conscience que la vie de couple m'avait surtout étouffée. J'ai saisi cette occasion d'être libre de me choisir un futur différent de celui qui était tout tracé et je compte bien en profiter miette après miette. On n'a qu'une seule vie : c'est trop peu pour laisser les autres nous la dicter.

\*\*\*\*

Bertrand, le rédacteur en chef de la revue *Histoire & Secrets*, a décidé de me faire sortir de ma zone de confort. Depuis, je le déteste. Néanmoins, il aurait été stupide de ma part de refuser cette mission : me rendre sur la Côte d'Azur, visiter, et surtout rapporter des informations inédites sur les dessous de la Belle Époque, ce tout début de xx<sup>e</sup> siècle où têtes couronnées et industriels richissimes venaient se ressourcer aux alentours de Nice, pour profiter de la douceur du climat.

— Et pourquoi tu me demandes ça à moi ? ai-je voulu savoir. Tu as des journalistes hautement plus qualifiés qui se feraient un plaisir de monter ce dossier.

— Justement, m'a-t-il répondu, c'est parce que je sais que *toi*, tu travailleras vraiment au lieu de dilapider au casino de Monte-Carlo l'équivalent du budget annuel du journal. Et puis... si le résultat est vraiment bon, je pourrais peut-être t'embaucher définitivement, ce qui n'est pas négligeable, non ?

Vu sous cet angle, je n'ai pas trop hésité avant d'accepter. Après tout, ce dossier est peut-être la chance de ma vie, celle de décrocher un CDI, donc un emploi stable. De plus, je serai bien payée et, surtout, cela me ferait du bien de quitter Aix, moi qui n'en suis pas partie depuis trois ans.

Une tante de maman a proposé de m'héberger durant le temps que prendront mes recherches. La vieille femme, presque nonagénaire, vit dans un bled paumé avec une dame de compagnie et des chats. Elle écrit aussi des romans policiers et j'ai cru comprendre qu'elle était un peu la Agatha Christie locale. La vieillesse m'effraie et je redoute de me retrouver coincée avec des personnes âgées, mais ce sera l'occasion de découvrir une région que je ne connais pas, même si je ne vis pas très loin.

Pour l'instant, je ne peux que ruminer ma colère envers ma sœur. Cessera-t-elle, un jour, de me considérer comme

une irresponsable ? Camille qui était si proche de moi quand nous étions plus jeunes. Je souris en repensant aux nuits sous la tente lorsque nous faisons du camping à Argelès-sur-Mer, aux cornets de churros partagés qui nous laissaient plein de gras et de sucre sur les doigts, aux chorégraphies déchaînées que nous inventions sur *Dancing Queen*, aux cassettes VHS de *Dirty Dancing* et *Pretty Woman* dont nous avons usé les bandes à force de les visionner sans relâche.

Comment notre lien aussi fort, malgré nos sept ans d'écart, a-t-il pu se distendre autant ?

Après avoir partagé tant de choses, deux êtres humains ne peuvent quand même pas se détester ?

Mon cœur s'effrite à cette idée.

## 2

**L**E CONTRÔLEUR SIFFLE ET LE TER PEUT PARTIR. Les quatre wagons qui le constituent se sont très vite remplis, mais j'ai pu trouver une place solo, contre la vitre taguée d'inscriptions que je ne parviens pas à déchiffrer. Au moins, je ne serai pas dérangée. Et comme je ne pense pas croiser le grand amour entre deux banquettes au velours élimé...

Peu après avoir quitté Nice et sa périphérie faite essentiellement de barres HLM, les voitures se vident et le paysage urbain ouvre la voie non pas à la mer, mais à un panorama de vallées boisées. Pourtant, le littoral n'est pas loin, de l'autre côté des cols plus ou moins hauts qui dominent cette partie presque sauvage de la région. Dans mes écouteurs, Lana Del Rey chante le galvanisant *National Anthem* tandis que je regarde défiler les forêts de pins et de chênes. La ligne de chemin de fer surplombe de plusieurs centaines de mètres des villages nichés au creux de la vallée. C'est presque vertigineux et les voitures qui circulent en bas, sur les routes en lacets, paraissent bien minuscules dans ces majestueux paysages, où des cours d'eau serpentent entre les massifs forestiers. Le train s'engouffre sous des tunnels, avant de ressortir en pleine

nature, sifflant pour signaler sa présence. Dehors, le jour livre bataille au soir qui s'invite lentement.

*Prochain arrêt : Caussières*, récite la voix robotisée. Je rassemble mes affaires et récupère ma valise, avant de me diriger vers la porte. Le train freine, je suis la seule passagère à en sortir. Je me retrouve sur un quai désert et le contrôleur ne prend même pas la peine de siffler pour annoncer que la locomotive se remet en mouvement.

Située dans une cuvette, la gare aux murs d'un ocre délavé est une espèce de no man's land ; elle semble fermée au public depuis... eh bien, certainement un bon nombre d'années si j'en crois les grilles rouillées qui bloquent le hall et les quelques vitres brisées des étages. Perplexe, je hausse un sourcil ; la tante de ma mère m'avait pourtant dit que son amie, Gabrielle, serait là pour m'accueillir. Or il n'y a personne et tout est silencieux autour de moi. Ça commence bien !

Je fais le tour de l'édifice, ce sera mieux que de prendre racine sur le quai de cette gare abandonnée, à la merci d'une attaque de sangliers ou de zombies. On ne sait jamais ce qui peut se passer en terrain inconnu. Peut-être qu'on m'attend sur le parking. Si le parvis recouvert de cailloux et d'un cerisier en fleurs solitaire planté à l'entrée peut être qualifié de parking. Quelques voitures ont bien dû y stationner récemment, car il y a des traces de pneus, mais Gabrielle n'est pas ici.

Agacée, je sors mon smartphone, sans oser nourrir trop d'espoir sur un potentiel réseau téléphonique. Et pourtant... hurra ! Deux barres s'affichent. Je compose aussitôt le numéro de Caroline.

— Ah ! Faustine ! s'exclame-t-elle en reconnaissant ma voix. Tu es bien arrivée ?

— Oui, je suis à la gare, mais seule.

— Comment ça ? Gaby n'est pas là ?

— À moins qu'elle n'ait l'apparence d'un cerisier, non, elle n'est pas là.

À l'autre bout du fil, Caroline me paraît gênée.

— Je suis désolée, je lui avais pourtant rappelé qu'elle ne devait pas t'oublier. Gabrielle est un peu tête en l'air, vois-tu. Elle a tout le temps quinze choses sur le feu et elle finit par en oublier douze. Tu veux que je t'envoie un voisin ?

J'hésite durant un centième de seconde, avant de répondre par la négative. Je ne vais pas déranger tout le village à peine arrivée.

— Si tu m'indiques le chemin, je devrais pouvoir venir à pied.

— Est-ce que tu es sûre ? insiste Caroline. Ça ne fait pas trop loin, mais ça monte.

— Ne t'en fais pas pour ça. J'aime bien marcher.

— Comme tu veux.

Elle m'explique qu'en partant de la gare, je dois suivre la route durant vingt minutes avant d'aboutir à l'entrée du village. Je note mentalement les indications qu'elle me fournit ensuite pour trouver sa maison.

— J'habite en bas du bourg, souligne-t-elle. Tu ne peux pas te tromper, c'est la rue des chats.

Je répète, incrédule :

— La rue des chats...

Après avoir raccroché, j'entreprends de quitter la gare. Évidemment, ma valise surchargée (alors que je me suis efforcée de ne prendre avec moi que le minimum vital) ne résiste pas au tapis de cailloux et je perds une roulette au bout de sept mètres.

Mon bagage boiteux roule à présent sur la route en émettant une plainte affreuse et je peste contre la personne qui a omis de faire construire des trottoirs. Par chance, il n'y a pas beaucoup de circulation. J'avance vaillamment, prête à entamer la montée vers Caussières.

*Oh non, mais je rêve !*

Face à moi, un tunnel. Long de six cent cinquante mètres selon le panneau fixé à l'entrée. Je jette des regards affolés tout autour, à la recherche d'une autre issue. Même un chemin terreux ferait l'affaire. Mais *a priori*, je n'ai pas le

choix, je vais devoir m'engouffrer sous ce truc. Caroline s'est bien gardée de mentionner ce point !

Je ne suis pas claustrophobe. Je m'efforce de ne pas penser à toutes les horreurs susceptibles de se produire. Sans succès.

*Si le tunnel prend feu et que des poids lourds arrivent au même instant, je vais mourir dans d'atroces douleurs.*

*S'il y a un tremblement de terre, je ne suis même pas certaine qu'on parviendra à extirper mes restes des décombres.*

*Sans parler des éventuels tueurs en série en liberté.*

Moi, froussarde ?

Des niches sont creusées le long des parois. La perspective de devoir m'aplatir contre l'une d'elles en cas de pépin, avec ma valise serrée tout contre moi, ne me reconforte guère. Plus j'avance, plus j'ai l'impression que la sortie s'éloigne. Pour me distraire, je lis les diverses revendications politiques taguées ici et là. Enfin, je débouche à l'air libre, sans avoir croisé un seul véhicule. Ouf !

Pourtant, je ne suis pas au bout de mes peines : un immense virage est posé là, entre un rocher et un muret avec vue sur le vide. J'en viens à me demander si ceux qui ont tracé la route avaient trop picolé ou s'étaient simplement lancé un défi. Certainement les deux, en fait.

La raison me souffle de traverser pour rejoindre le muret, l'espace y étant plus large. Cela devrait m'éviter de me faire ratatiner contre la roche au cas où un camion déboulerait à toute berzingue. Disciplinée, j'emprunte un passage piéton à moitié effacé par le temps. C'est là que j'entends un bruit de klaxon. Puis de moteur. Le son m'indique qu'une voiture se trouve très près de moi. Mon premier réflexe, dans la panique, c'est la technique pourrie du lapin : je me pétrifie. Puis j'avise le capot qui se rapproche dangereusement et je bondis, à l'instant même où le conducteur pile, dans un affreux crissement de pneus.

— Merde !

Mon cœur bat la chamade, il s'en est fallu de peu. De très peu. Mes mains s'agrippent au muret poussiéreux et

mes genoux jouent des castagnettes. La voiture ne repart pas et le jeune conducteur, livide, passe la tête par la vitre.

— Hé ! fait-il, aussi essoufflé que moi. Ça va ?

*Devine !*

En réaction à la frayeur, je laisse éclater ma colère :

— Non, mais ça ne va pas, la tête ? Faut apprendre à conduire !

— J'ai pourtant klaxonné ! proteste-t-il, comme un gosse injustement puni.

Il me regarde comme si j'allais lui mettre une claque. Ou un coup de boule.

La portière du côté passager s'ouvre.

*Et voilà, je vais m'attirer des ennuis. Je savais que j'aurais dû rester chez moi.*

Un homme de taille moyenne, la mâchoire ombrée par une barbe de quelques jours, sort de la voiture et me jauge, tout en plissant les yeux. Des yeux de loup rehaussés d'épais sourcils. Me voici dans un beau merdier.

— Apprendre à conduire, hein ? Mais c'est ce qu'il fait, lance-t-il d'une voix amusée en me montrant l'applique sur le toit du véhicule.

Machinalement, je lis ce qu'il me désigne : *Auto-école*. Écrit si gros que même une taupe atteinte de conjonctivite ne s'y tromperait pas. Je force ma bouche à esquisser un sourire qui doit davantage ressembler à une grimace, comme quand on croque pour la première fois dans un citron.

— Allez, reprend le moniteur à l'intention de son élève, on repart. C'est dangereux de stationner ici.

Il s'apprête à reprendre sa place, se ravise et me demande :

— On peut vous déposer quelque part ?

Fière comme Artaban, je secoue la tête de gauche à droite.

— Très bien. Faites attention alors, si vous voulez rester en vie.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



## Le Jardin de l'oubli

Clarisse Sabard



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON